

Christian HOCK

AU FIL DE L'ÉPÉE

Nouvelles

*Edition* **S**cripta

*Couverture : J ru Pi ard*

*Je cherchais à me rendre compte de cette sorte d'aimant qu'il y a  
pour nous dans l'acier d'une lame.*

*(A. de Vigny)*

*The history of the sword is the history of humanity.*

*( R.F. Burton)*



## LE SIGNE

La foule agglutinée sur les gradins du grand amphithéâtre se réjouit bruyamment du spectacle haut en couleur que l'on vient de lui offrir : dans une débauche de bravoure, trente six paires de gladiateurs se sont affrontés et entretenus pendant près de deux heures, les plus exigeants amateurs de tueries collectives ont été comblés.

Pendant que le peuple en liesse acclame les combattants survivants, d'étranges personnages déguisés en divinités infernales surgissent des entrailles de l'arène et emportent sur des civières les corps des gladiateurs tués. Les cadavres disparus, des esclaves numides s'empressent de ratisser le sable ensanglanté. La scène est bientôt prête, l'hommage rendu aux vainqueurs s'achève et l'on attend maintenant avec une impatience frénétique le prochain engagement, l'événement de l'année, la rencontre de deux champions d'exception : Ochys le thrace, surnommé Invictus, opposé à Syphax le mirmillon !

L'empereur offre ces jeux pour célébrer sa victoire sur les Daces. De sa loge, tendue d'or et de pourpre, les yeux écarquillés dans son faciès de dogue, il ne perdra aucun détail de l'action ; buveur de sang insatiable, sa passion pour les combats de l'arène est légendaire.

Ochys, d'origine grecque, est riche et de condition libre. De longues années d'activité dans l'arène, illustrées par de multiples victoires, lui ont valu une confortable fortune et d'innombrables partisans. Ses traits bosselés et les boursouflures de ses cicatrices affolent les patriciennes en mal d'aventures, à Rome la laideur héroïque séduit. Aujourd'hui, la carrière d'Ochys devrait toucher à sa fin. La rudis, l'épée de bois tant convoitée, symbole des gladiateurs retraités, lui sera remise pour autant qu'il sorte vainqueur d'un combat que l'on espère spectaculaire. Après cette ultime confrontation, il déposera ses armes aux portes du temple d'Hercule et s'installera avec sa maîtresse, l'affranchie Cythéris, quelque part en Campanie ou en Sicile.

César n'a pas lésiné lorsqu'il a fallu choisir un adversaire pour le Grec. Pour le prix de trente mille sesterces, il s'est fait livrer depuis Antioche, un fameux gladiateur syrien : l'esclave Syphax, colosse musculeux, féroce machine à tuer dont le visage massif affichait une grande sérénité pendant le défilé des protagonistes du jour. L'assurance du thrace s'en est trouvée quelque peu entamée.

Le magistrat désigné par l'empereur pour vérifier la régularité des armes vient de se retirer. Les arbitres, vêtus de la tunique blanche rayée d'écarlate, se sont placés à la distance réglementaire et bientôt les sonneries éclatantes des cors et des buccins annoncent le début de l'engagement.

Les deux tueurs se font face comme des fauves aux aguets prêts à s'entredéchirer. Ochys, la tête protégée par un casque de bronze aux bords évasés, brandit une courte épée à lame large et recourbée. Le corps ramassé, il entreprend de sautiller autour de Syphax, c'est l'entrée en matière habituelle des thraces. Le Syrien, solidement campé sur ses jambes, ne semble guère impressionné par la gloire sanglante du prédateur qui s'agite devant lui. A l'abri de son scutum, le grand bouclier oblong, armé d'un glaive, il observe, impavide, les manœuvres de son adversaire au travers de la visière de son casque d'airain.

Afin d'éprouver les réactions de son opposant, le thrace vient de lancer quelques attaques, mais le mirmillon se contente de rompre sans riposter et maintient l'épée plaquée contre la cuisse, la pointe acérée dirigée vers le sol.

Soucieux de plaire, Ochys évite de porter ses coups trop à fond. L'expérience lui a enseigné que les spectateurs sont hostiles aux affrontements trop brefs. Il faut que le duel se prolonge, que les gladiateurs fassent d'abord étalage de leur science de l'escrime, de leurs qualités athlétiques, aillent au bout de leurs forces, se vident les tripes... A l'issue du récital, l'adversaire acculé, sans ressources, exténué, demandera grâce... Un bon gladiateur est un tueur, certes, mais un tueur respectueux des formes, un tueur artiste, un esthète du meurtre.

L'assistance extrêmement attentive au jeu des duellistes savoure les feintes subtiles du thrace, les esquives habiles et les parades énergiques du Syrien. Les gens applaudissent, s'enthousiasment, félicitent l'empereur de son choix, l'œil brillant, César jouit !

Pour Ochys, le moment est venu d'accélérer le rythme. Il monte à l'assaut en mouvements sinueux et ondoyants, son épée virevolte, voltige, tourbillonne, puis brusquement, le bras armé se détend, vif comme la vipère, et bien que le coup de taille ou d'estoc soit fulgurant, Syphax, faisant preuve d'une autorité surprenante, parvient à le parer en s'aidant du seul bouclier.

Le Syrien a manifestement choisi de temporiser, de laisser passer l'orage, d'offrir pour l'instant, le beau rôle au thrace. La foule apprécie et se laisse envoûter par la technique théâtrale, l'agressivité flamboyante d'Invictus. Tout en pratiquant une escrime audacieuse, Ochys reste néanmoins sur ses gardes, prêt à parer toute attaque, car après une phase d'attentisme, Syphax pourrait créer l'événement et, soudain, tel un tigre de la ménagerie impériale, bondir pour prendre l'avantage ou même infliger à son adversaire un coup décisif. Le gladiateur grec se souvient. C'était aux ides de mai, face à un hoplomaque galate jusqu'alors très défensif, fuyard même. Il s'était montré trop confiant face à cet homme qui semblait épuisé. Profitant d'un court instant de relâchement, le Galate s'était rué sur lui. Il s'en était fallu

de peu. Un ultime réflexe l'avait sauvé d'une atteinte sans doute mortelle.

Le scutum manié avec une adresse consommée soustrait le mirmillon aux coups répétés d'Invictus. Parfois, sur une attaque latérale, le Syrien use enfin de son glaive pour une parade sèche et le cliquetis des fers entrechoqués met le peuple en joie.

En ce milieu d'après-midi, sous une chaleur accablante, les combattants soufflent comme des forges, le soleil explose en reflets incandescents sur les casques métalliques, les corps en sueur se couvrent d'une brûlante poussière jaunâtre. Soucieux des attentes du public, les arbitres viennent de se consulter puis donnent l'ordre d'interrompre le duel, les deux hommes peuvent ainsi reprendre haleine et se désaltérer avant de reprendre une lutte sans merci.

Le temps passe, aux attaques d'Ochys succèdent invariablement les parades sans ripostes de Syphax et l'on pressent qu'une partie de l'assistance pourrait se lasser d'un spectacle sombrant peu à peu dans la monotonie. Le thrace, troublé par cette passivité fort étrangère à la renommée de férocité du Syrien éprouve un malaise diffus... on est en train de gâcher la représentation.

Comme pour répondre à l'inquiétude du Grec, le mirmillon cède à présent du terrain, il se donne du champ pour, sans doute, préparer un de ces coups brillants propres à enflammer les spectateurs et relancer l'intérêt de

l'affrontement... Mais non, Ochys s'illusionne, rien ne survient et le thrace, dans l'espoir de provoquer une réaction, prend à présent des risques d'une audace extrême. Il en vient à se découvrir, offrant ainsi une cible bien tentante, il rompt, feint la fatigue, abandonne sa garde, mais l'autre ne répond pas à l'invite, ne s'engage pas, reste sur place comme statufié et murmure des paroles incompréhensibles.

Parmi la foule des voix commencent à s'élever pour dénoncer la conduite insolite du Syrien. Des spectateurs se mettent à siffler, d'autres exigent que l'on châtie le gladiateur défaillant.

Indifférent aux invectives, Syphax manifeste un calme impressionnant ; le thrace ébranlé, impuissant à prendre un avantage décisif, craint que sa réputation et son rêve de retraite glorieuse ne soient compromis. Là-haut, sur les gradins supérieurs réservés aux femmes, Cythéris ne peut masquer son anxiété, elle sent monter parmi la foule une sourde hostilité, une exaspération rampante qui pourraient entraîner un déferlement de violence si l'incompréhensible comportement du mirmillon se poursuivait. L'empereur lui-même vient de montrer des signes très nets d'irritation, il se sent floué, lui aussi joue son prestige et puis, avant tout, il ne supporte pas de s'ennuyer aux arènes. Il va donc ordonner que l'on fouette l'homme d'Antioche pour le forcer à se battre selon les normes, à moins qu'il ne se décide pour le fer rouge, plus efficace... Soudain, un

incident vient interrompre sa réflexion. Apercevant une légère faille dans la position de Syphax, Ochys s'est jeté en avant, l'attaque est foudroyante, mais la parade du mirmillon, d'une énergie désespérée fait vaciller le thrace, lui arrache l'épée des mains. La foule, pétrifiée par cette issue inattendue retient son souffle, son héros désormais impuissant, est sous la menace directe du glaive syrien.

Etrangement, Syphax néglige son avantage, il désigne de son bras armé le fer gisant sur le sable et lance, laconique :

- Ramasse !

Le peuple, d'abord incrédule, applaudit ; ce geste inaccoutumé, d'une étonnante noblesse sauve son favori. Les arbitres, soucieux de plaire au public, marquent leur accord. Ochys, abasourdi, humilié, soulevé de fureur se précipite sur son arme. Tous muscles bandés, il avance par petits bonds en hurlant, son épée heurte d'abord le scutum, puis une double feinte trompe Syphax et dans un ultime effort, Ochys saisissant sa chance, frappe rageusement. Le fer déchire la hanche, le sang gicle, coule en gros filets sur la jambe. La populace rugit de plaisir, trépigne et encourage le Grec :

- Tu l'as eu ! Vas-y ! Enfonce-le ! Hoc habet ! Il a son compte !

Le mirmillon a laissé échapper un cri de douleur, vite réprimé cependant, car un gladiateur ne se plaint pas, il

domine sa douleur et Syphax a été à bonne école, celle de Skyros, le plus fameux laniste d'Orient.

Voilà que sans crier gare, une matrone hystérique se dépoitraille en scandant le nom du thrace et bientôt tout l'amphithéâtre est de la partie : - Ochys ! Ochys ! Ochys ! Enivré par ce soutien fanatique, le gladiateur hellène accentue la pression tout en invectivant son opposant : - Syphax, lâche ! Par Némésis, viens donc goûter de ma lame et finissons-en ! L'autre, ne peut cacher des signes de plus en plus nets de faiblesse, les assauts incessants de son adversaire aggrave l'état de sa blessure, le duel se transforme en une poursuite inégale. Traînant la jambe, le Syrien a franchi les limites du terrain assigné aux combattants. L'un des arbitres le rappelle à l'ordre, il ne peut plus rompre. Alors, brusquement, dans un geste de dédain, il rejette son glaive ne conservant que le bouclier, Ochys hésite, puis résolument s'élance, mais le mirmillon, exténué, lâche le scutum et l'arbitre, sans hésiter, de sa baguette, sépare les deux rivaux.

Un silence écrasant s'est abattu sur l'amphithéâtre... Soudain, la tornade éclate, la plèbe se déchaîne. Transportée par une fureur effrénée, elle vocifère, éructe un chapelet d'injures à l'adresse du gladiateur blessé : - Bouffon ! Couard ! Pourceau ! Sardine écorchée ! Chiure d'eunuque ! Vas-te-faire crucifier... ! Et, parmi ce vacarme assourdissant, les glapissements des femelles de Suburre qui parviennent à

se faire entendre. Le peuple se sent grugé, on l'a dépouillé de son plaisir, c'est insupportable.

Ce Syphax ne vaut pas un poil de chien crevé, César ne peut masquer sa déception, une déception qui se traduit par une colère froide avivée par les manifestations du public. Incommodé par un tumulte dont l'ampleur devient inquiétante, les traits crispés, il se lève et d'un geste convulsif apaise la foule, les harpies haineuses mettent une sourdine à leurs hurlements, le calme revient lentement mais lourd de menaces.

Ochys s'est retourné vers la loge impériale pour connaître le verdict. Le Syrien n'a pas levé l'index pour implorer la clémence des Romains. Un genou en terre, il baisse la tête, reprend péniblement son souffle pendant que le sang de sa blessure forme une flaque sombre aspirée par le sable. Un arbitre s'est avancé et lui a retiré son casque. L'empereur observe maintenant les cinquante mille spectateurs qui scandent à l'unisson : - iugula ! iugula ! égorge ! égorge ! Seules les douze vestales du podium confites dans leur virginité sont restées impassibles. Le peuple veut la mort du mirmillon et César, frustré, lui donne raison, d'ailleurs il raffole des mises à mort, et puis pas de grâce pour les médiocres : - iugula ! égorge !

Syphax n'a pas frémi. Il relève la tête, se raidit et fixe le thrace. Son regard n'exprime aucune crainte, aucune haine,

plutôt une sensation de soulagement empreinte de fatalisme.

Bien que cette dernière victoire lui ouvre enfin l'avenir espéré, Ochys est dérouteré. Il triomphe, certes, mais ce succès facile, conquis sur un adversaire chez qui il n'a senti aucune volonté de vaincre le frappe d'incompréhension. Non, le Grec ne se souvient pas avoir affronté au cours de sa carrière, pourtant longue et remplie de surprises, un rival aussi énigmatique. Et, soudain, il ressent une immense lassitude, cette lassitude écœurante qu'éprouvent parfois les tueurs trop longtemps victorieux.

Honteux de son trouble, le thrace se ressaisit et chasse ces sentiments indignes d'un gladiateur de sa classe.

Voilà que toujours agenouillé, Syphax pose sa main sur la cuisse de son vainqueur comme pour s'y appuyer et reprendre des forces. Ses lèvres s'entrouvrent et laissent à nouveau échapper de mystérieuses paroles. Ochys jette un dernier coup d'œil à l'homme qu'il va immoler pour le plus grand plaisir des Romains et il y a comme une lueur de sympathie dans ce regard furtif. Ochys le thrace, lève l'épée, puis se fige, médusé. Là, sur le dos de cette main abandonnée, à la jointure du poignet, lui apparaît un tatouage, minuscule et cependant net et précis, un dessin bleuâtre : le signe du poisson ! L'ikthus ! Le signe de la nouvelle secte venue d'Orient ! Syphax, la terreur des arènes d'Antioche, d'Apamée et de Césarée, Syphax le mirmillon

s'est fait chrétien ! Tout s'éclaire, et dans l'instant de cette révélation, le fer s'abat sur la gorge tendue du Syrien. Là-haut, sur les gradins, Cythéris retrouve le sourire.



## LA RAPIERE

Salamanque, mai 1615.

- Et l'on termine par un coup de tierce haute au dehors des armes. Repos ! Eh bien, mon garçon, nous voilà arrivés au terme de ton apprentissage, s'exclame maître Cristobal Carrasco Ribera en glissant sa rapière mouchetée dans le râtelier. Il poursuit :

- En vérité, je n'ai plus grand-chose à t'apprendre. Tes dispositions naturelles, les leçons que tu as suivies assidûment et les multiples assauts livrés dans cette salle ont fait de toi un escrimeur de talent. Vivacité, concentration, précision, sentiment du fer, sens de la mesure sont tes points forts. Il faudra, certes, afin de ne pas perdre la main poursuivre la pratique, ici ou ailleurs, car l'escrime est un art difficile exigeant un exercice fréquent. Un exercice qui, comme le disait le grand maître Silver, fait oublier les peines, augmente la force, aiguise l'esprit et enlève toute crainte. Tu garderas aussi en mémoire que la botte secrète, la botte infallible dont se gargarisent nombre de ferrailleurs est un leurre. Affirmer le contraire est propos de charlatan. Il n'y a point de coup d'épée qui n'ait sa parade et sa riposte. La victoire à l'escrime est le fruit de l'intelligence et

de la volonté et non l'effet d'une quelconque gesticulation magique. Que puis-je encore ajouter ? Sinon souhaiter que ton épée ne faillisse jamais à l'honneur, qu'elle en soit toujours la gardienne ou s'il le faut la vengeresse !

Le jeune licenciado Lorenzo Pardo Miranda, tout frais émoulu de la vénérable université de Salamanque, élève préféré de maître Carrasco, rosit de plaisir et répond, encore haletant des efforts fournis lors de la séance d'escrime :

- Cher Maître, jamais je n'oublierai votre précieux enseignement et je fais le serment que les qualités que vous voulez bien me reconnaître seront toujours mises au service du roi, de l'Espagne et de ceux qui pourraient subir d'injustes menaces.

- Bravo Lorenzo ! Je ne pouvais en attendre moins de toi. Ah ! une dernière chose. Ecoute, il faudra te procurer une rapière digne de ton talent.

- Mais j'en possède une, achetée fort chère chez l'armurier Alonso Tello.

- Comprends-moi, Lorenzo. J'entends par là une épée qui soit véritablement conçue pour toi et pour toi seul et non une arme ordinaire. Une épée dont la façon prendra en compte ta corpulence, munie d'une poignée adaptée précisément à la paume de ta main, à la force et à la longueur de tes doigts. Une épée montée avec une lame du meilleur acier, souple et résistante, ni trop lourde, ni trop légère, parfaitement équilibrée. Une épée affûtée avec un soin méticuleux, garnie d'une coquille judicieusement

ajourée. Cette rapière dont il faudra prendre un soin jaloux, sera ta compagne, précieuse comme la plus belle des maîtresses. Certes, il t'en coûtera quelque argent mais enfin, les Pardo Miranda ne manquent pas de moyens, souligne le maître en souriant. Puis, il ajoute :

- Crois-moi, Lorenzo, cette épée là sera ton ange gardien !

- Et où pourrais-je acquérir semblable merveille ?

- Tu pourrais t'adresser à l'illustre maître Pedro Hernandez, "Espadero del rey "(1) à Tolède. Sa réputation est telle qu'il fournit tous les grands d'Espagne et la plupart des cours d'Europe. On rencontre dans ses forges maints compagnons étrangers venus parfaire leur tour de main. Mais, vois-tu, je pense que le succès lui est quelque peu monté à la tête, il pourrait de ne pas t'accorder tout l'intérêt que tu mérites. D'autre part, je ne retrouve plus dans sa production actuelle la qualité de ses débuts. Ce qui sort de ses ateliers manque, oui, j'ose le dire, manque d'âme. J'ai mieux que Pedro Hernandez. Au village de Zorita, sur le rio Tormes, à huit lieues d'ici, vit un forgeron et fourbisseur de mes amis, le vieux Juan Muza. Sa dextérité et sa science des métaux qu'il tiendrait de ses ancêtres mudéjars sont incomparables. L'un de ses aïeux aurait forgé la fameuse "Tizona " du Cid Campéador. Il fut un temps fournisseur de la ville. Aujourd'hui, il fait surtout commerce de serpes, couteaux et autres navajas fort demandés par les gens de la campagne, mais que dire des rapières qu'il façonnait avec un soin jaloux, ce sont des pièces uniques, de purs chefs-

d'œuvre. Moi-même j'en possède quelques unes dont je me sers à l'occasion d'un duel ou d'une rencontre aimable entre maîtres. Si Muza discerne en toi un cœur loyal et un esprit ferme nul doute qu'il sera attentif à ma lettre de recommandation. Encore un mot, tu devras faire preuve de patience. Ce type d'épée suppose un travail de longue haleine et il se peut que ta présence soit requise lors de sa fabrication.

Les propos du maître d'armes ont suscité l'enthousiasme de Lorenzo. L'idée de posséder une telle rapière le remplit d'une joie fébrile. Il rendra, au plus tôt, visite au forgeron. Carrasco qui en a terminé donne l'accolade à son élève et lui adresse en guise d'au revoir un vibrant : "Suerte muchacho !" (2) et Lorenzo d'y répondre par un : "Adios Maestro !" à faire tinter les coquilles des épées soigneusement rangées le long du mur de la salle d'armes.

Lorenzo a sellé son cheval et pris la route de Zorita. Le temps est clément en ce début du mois de mai et le trajet n'offre aucune difficulté de telle sorte que notre licenciado estime qu'il arrivera à destination au coucher du soleil.

Zorita, bourgade sans prétention, compte une centaine d'habitations d'adobe et l'une ou l'autre maison de pierres appartenant à quelque hidalgo. Il n'y a qu'une seule auberge, la "Venta del río", solide bâtisse de moellons ocrés campée au milieu du village. En cette fin d'après-midi, Lorenzo y prend pension en signalant qu'il s'installe pour

plusieurs jours, ce détail éveille de suite la curiosité de Sancho, le patron, et de la fille de l'auberge, Léonor, une belle rousse aux seins opulents. Après avoir dîné en compagnie d'autres voyageurs d'un ragoût de mouton aux lentilles arrosé d'un vin rouge de Valdemoro, Lorenzo s'enquiert auprès de Sancho de l'endroit où il pourra, demain, trouver l'atelier de Juan Muza.

- Ah ! la forge du vieux sorcier, je me dois de vous prévenir Caballero (3), on le soupçonne d'exercer la magie et l'envoûtement, les gens de l'Inquisition le tiennent à l'œil. Enfin, si vous y tenez, apprenez qu'il a sa pratique au bord du rio, à deux cents pas d'ici, près du bois de peupliers.

Saisissant l'occasion, Sancho poursuit et interroge :

- Mais dites-moi, Caballero, qu'est ce qui vous amène à vouloir rendre visite à ce vilain Muza ?

- Je souhaite lui commander une rapière de qualité, il m'a été vivement conseillé par l'un de mes amis, mais vous dites vilain ?

- Caballero, noir comme le charbon et plus laid que Vulcain !

- Cependant, on le dit très habile.

- Ah ! ça oui, l'habileté du diable et les meilleures navajas du royaume.

- Je ne me suis donc pas trompé, c'est bien chez lui qu'il faut se rendre.

- Vous y trouverez la meilleure marchandise. Mais, méfiez-vous, cet homme porte malheur.

- Que voulez-vous dire ?

- Eh bien, figurez-vous, il y a quelques mois d'ici, un gitan, un certain Romero de Zamora, lui prend une navaja et, aussitôt, s'en va égorger un alguazil ! (4)

- Ah !

- Et que pensez-vous qu'il arriva ?

- Que votre Romero fut pendu.

- Bel et bien pendu, oui.

- Soyez sans crainte, je ne suis pas venu pour occire les alguazils.

- Romero non plus, mais au cours de son procès, il avoua que cette arme lui semblait tellement belle et bien faite, qu'à la vue de l'alguazil, comme possédé, il fut pris de l'envie irrésistible d'éprouver cette lame et se précipita sur lui avec le tragique résultat que l'on sait.

- Cette histoire est terrifiante et je brûle de rencontrer Vulcain !

- J'avais simplement l'intention de vous avertir, pour le reste, je vous souhaite un bon séjour parmi nous et vous prie de bien vouloir m'excuser, car Perona, ma femme, me fait signe, il me semble qu'il y a urgence en cuisine.

- Allez Maître Sancho, quant à moi le sommeil m'accable, sans doute vous verrais-je demain avant ma visite chez ce forgeron sorti tout droit de l'enfer.

- Bonne nuit, Caballero !

Le jour suivant, Lorenzo, bien reposé, quitta l'auberge non sans avoir, auparavant, salué le maître des lieux et Léonor qui lui sembla encore plus belle et appétissante que la veille. Il repéra facilement la maison de l'artisan bâtie à quelques pas de la rivière.

Lorsque Lorenzo parait à l'entrée de la forge où règne une atmosphère ténébreuse, Muza, revêtu d'un épais tablier de cuir, martèle une pièce de métal. L'homme présente une physionomie des plus saisissantes : un torse puissant sur des jambes grêles, des bras aux muscles hypertrophiés se terminant par des mains en forme de battoirs et puis une face noirâtre et bosselée éclairée par de petits yeux perçants tapis derrière d'épais sourcils roussis, vraiment l'aubergiste n'a pas menti.

Apercevant le visiteur, le forgeron pose son marteau tout en émettant un vague grognement. Lorenzo, instruit par Sancho, ne se laisse guère intimidé, il interroge :

- Maître Muza ?
- Oui, c'est pourquoi ?
- Je suis le licenciado Lorenzo Parada Miranda, je viens de la part de Cristobal Carrasco Ribera de Salamanque, il vous adresse ce pli.

De sa main noueuse le forgeron s'empare de la missive et déchiffre le message, amadoué, il s'exclame :

- Ah ! Cristobal, cela fait longtemps. Comment se porte-t-il ?

- Le mieux du monde et apprenez que l'on vient de loin pour suivre son enseignement.

- Je sais, je sais, c'est quelqu'un ce Carrasco. Ainsi vous voulez me commander une rapière.

- Oui, c'est bien cela, maître Carrasco m'a chaudement engagé à m'adresser à vous.

- Quelle idée ! Cela fait pas mal de temps que je n'en fabrique plus. Sachez Caballero que si je n'étais pas aussi vieux je me reconvertirais dans l'arme à feu !

- L'arme à feu ?

- Mais oui, arquebuses, mousquets et autres espingoles, voilà l'avenir. Quand vous pensez qu'aujourd'hui on vous envoie une balle de plomb à deux cents pas ! L'arme blanche est condamnée, un bon conseil : offrez-vous une bonne paire de pistolets.

Lorenzo rétorque, véhément :

- Je ne puis vous suivre sur ce terrain. Un bras ferme et une bonne vue suffisent à l'arme à feu. Vaincre à l'épée exige vivacité d'esprit, force, adresse et bravoure. Le mousquet ne réclame qu'un peu de dextérité, il tue de loin. C'est une arme méprisable !

- Tout doux, jeune homme ! Ne vous emportez pas. Méprisable peut-être, mais combien efficace. Tenez, c'est grâce à un coup de pistolet de Carrasco que j'eus la vie sauve. C'était en Flandre. Cristobal était à vingt pas lorsqu'il

m'aperçut, gisant à terre, un gigantesque Flamand s'apprêtait à me trancher la gorge. Une seule balle a suffi. Le gueux est tombé raide mort. Fine lame Cristobal, mais quel tireur ! Enfin, Caballero, veuillez aussi considérer que l'on a toujours tué à distance. La fronde, l'arc, le javelot, l'arbalète le prouvent à suffisance. Croyez- moi, les armes à feu relégueront les armes blanches aux oubliettes.

- Néanmoins...

- Néanmoins, vous la voulez cette rapière et il est vrai que je ne peux rien refuser à Cristobal. Bon, sachez toutefois que votre souhait pourrait s'avérer onéreux.

- J'ai de quoi payer, faites votre prix.

- Il me faudra d'abord décider de l'alliage, de la forge et de la trempe. Nous verrons. Revenez me voir demain, nous commencerons à l'aube.

Lorenzo quelque peu éberlué par l'étrange personnage qui lui a déjà tourné le dos pour s'emparer de son marteau, salue le forgeron et satisfait de cette première rencontre s'en retourne à l'auberge.

Plus tard, dans la soirée, à la "Venta del rio", Sancho s'approcha de Lorenzo, un pichet de vin à la main, impatient de connaître les sentiments du licenciado au sujet de Muza.

- Eh bien, Caballero, dites-moi, comment cela s'est-il passé ?

- A mon goût, Maître Sancho. L'homme n'est point commun, je vous le concède, mais je le crois très habile artisan et ma commande est acceptée.

- Je m'en réjouis, buvons au succès de votre entreprise, cependant restez prudent, cet homme est mauvais chrétien.

- Bah ! mauvais chrétien ou pas, pourvu qu'il fasse preuve de talent, je m'en repartirai content.

Sur ces entrefaites, apparaît Léonor annonçant que le dîner va être servi. Sancho vide d'un trait son gobelet et rejoint les fourneaux, pendant que la jeune femme au décolleté ravageur décoche une œillade enflammée à notre licenciado qui se dit que, ma foi, cette Léonor ferait un bien aimable dessert.

Cette nuit, Lorenzo a consommé le dessert avec gourmandise. C'est vers minuit que Léonor est venue gratter à sa porte. Lorenzo à qui l'imagination ne fait pas défaut a trouvé que le destin faisait bien les choses, lui faisant rencontrer à la fois Vulcain-Muza et Vénus-Léonor.

A la levée du jour, Lorenzo se leva d'un bond et après un brin de toilette fila vers la forge, non sans avoir au passage emporté le quignon de pain et le morceau de fromage préparés par Léonor. La forge était silencieuse. Dans la lumière voilée de l'aube que laissait pénétrer une étroite lucarne, Juan Muza examinait avec soin des barres de métal.

A la vue de Lorenzo il poussa son grognement habituel et finit par dire :

- Hé ! Caballero nous voulons une épée de grande qualité n'est-ce-pas ? Caressez-moi ça, le meilleur acier du monde ! Sa dureté est exceptionnelle, il me vient de l'Inde et contient de la cassia auriculata, une plante miraculeuse. Nous l'utiliserons pour le fil de la lame. Pour l'âme, j'ai prévu de l'acier plus doux à base de fer de Mondragon, en Biscaye. Et maintenant au travail, s'exclama brusquement le forgeron qui se mit à tutoyer Lorenzo en lui ordonnant :

- Charge le four et observe bien ma façon de faire, cette manière nous devons la forger ensemble.

Le métal est passé du rouge cerise au jaune vif, Muza le place sur l'enclume, le frappe, l'étire, le replie, le coupe, le soude, le remet au feu, puis s'adressant à Lorenzo :

- Tu vois, Muchacho, c'est comme cela que l'on fabrique des lames robustes et sûres.

Lorenzo s'est débarrassé de son pourpoint, il s'active au fourneau tout observant, fasciné, le travail méthodique du forgeron. Soudain, Muza s'arrête, pose les outils et invite le jeune homme à le remplacer. Ayant bien suivi les gestes du maître, celui-ci n'hésite pas un instant, il enfle des gants, se ceint d'un tablier, s'empare du marteau et des tenailles et se met à la tâche. Les débuts sont maladroits, mais il s'obstine et le vieil artisan l'encourage, corrige les gestes, rectifie la frappe en reprenant les outils un court instant.

Au crépuscule, voyant Lorenzo exténué, Muza lui déclare sur un ton bienveillant :

- Pas mal pour une première fois. On poursuivra demain et les jours suivants. Je prévois la trempe finale pour la prochaine nuit de pleine lune, une période propice. A la suite de cela nous nous attacherons au polissage et à l'affûtage. Mais à propos, approche et dis-moi, tu fais bien six pieds ?

- Cinq pieds, neuf pouces, Maître.
- Pour un poids de... ?
- A peu près cent quarante livres.
- Montre-moi ta main droite.

Lorenzo lui présente une main endolorie et Muza à l'aide d'une lanière de cuir la mesure soigneusement dans sa largeur et longueur.

- Bien, je pourrai ainsi calculer la longueur de la lame, fabriquer la garde et la poignée, car vois-tu je fais tout moi-même, une bonne épée doit être entièrement conçue par un seul homme.

Ce soir là, après le repas, Lorenzo a fait savoir à Léonor que, vu son état de fatigue, il ne prendrait pas de dessert. La jeune femme n'a pas paru s'en offusquer dissimulant son dépit sous un sourire faussement compatissant. En rejoignant sa chambre, notre licenciado, pensif et quelque peu vexé, arriva à cette conclusion évidente que l'Université prépare bien mal au métier de la forge.

Les jours qui suivirent Lorenzo continua, sous l'œil vigilant de Muza, de s'escrimer sur l'enclume. Néanmoins, après un laps de temps que le jeune homme trouvait toujours trop court, le forgeron reprenait les choses en main, Lorenzo se limitant à charger le fourneau, surveiller le soufflet hydraulique, préparer et nettoyer les outils. La forge de la lame et les trempes successives exigeaient maintenant toute l'habileté de Juan Muza.

Ce vendredi est la première nuit de pleine lune. Face à l'astre, Muza a plongé l'acier incandescent dans l'eau prélevée dans le rio Tormes. La silhouette du forgeron s'est fondue dans un nuage de vapeur. Impressionné, Lorenzo contemple ce fantôme qui, les yeux clos, semble invoquer on ne sait quelle divinité bienveillante des temps anciens.

De nombreux jours ont été nécessaires pour effectuer l'affûtage et le polissage de la lame. D'abord travaillée à la lime et à la meule, elle a finalement été polie à la poudre de grès et à l'huile. Muza s'est ensuite employé à vérifier la souplesse et la résistance aux chocs de l'acier. Il a pour se faire recourbé à plusieurs reprises la lame jusqu'au talon et asséné une série de coups de taille sur l'enclume. Ces épreuves terminées avec succès, le forgeron a semblé fort satisfait et s'est tourné vers Lorenzo lui disant :

- Muchacho, à partir de demain je lui donnerai la garde, la poignée et le pommeau qui achèveront d'en faire

une arme que tous t'envieront. Puis, s'emparant d'une peau de mouton graissée, il y emballe le fer et poursuit :

- Dans quelques jours la rapière sera achevée, je te ferai signe.

Lorenzo est rentré à l'auberge. Pour meubler ses loisirs forcés, il lit le traité sur les duels de Pacheco de Narvaez et, entre deux chapitres, lutine Léonor ce qui a le don d'exaspérer dame Pérona.

Muza a tenu parole. Ce matin, dans la pénombre de l'atelier, Lorenzo ne peut réprimer un faible tremblement lorsque le forgeron lui tend l'épée. Emu, le jeune homme admire le chef d'œuvre. La rapière est faite d'une lame droite à deux tranchants de section triangulaire. La gouttière dans le tiers supérieur porte l'inscription gravée "Me fecit Juan Muza". Le talon est orné d'un poinçon représentant une chouette posée sur un glaive, la coquille repercée superposée sur de longs quillons symétriques ne comporte aucune fioriture. La poignée serrée dans un réseau de filigranes de laiton se termine par un lourd pommeau ovoïde donnant son équilibre à l'ensemble. Lorenzo que les éclats de cette lame doucement éclairée par les flammèches du fourneau hypnotisent sourit aux anges, Muza l'invite à en éprouver les qualités. En refermant la paume sur la poignée de l'épée, Lorenzo a la sensation que celle-ci lui est familière, comme s'il en avait déjà une longue pratique, elle est comme la prolongation naturelle de son bras. Le forgeron accroche une botte de paille à l'un des murs de

torchis et Lorenzo après avoir effectué quelques moulins entreprend une série de passes d'arme. Vraiment, Carrasco ne s'est pas trompé. Jamais notre licenciado n'a ressenti une telle aisance. Cette rapière est simple, belle et redoutable. Emporté par son enthousiasme, Lorenzo presse ses lèvres sur le bel acier. Curieux, il interroge :

- Pourquoi cette chouette Maître Muza ?

- Ah ! La chouette est le symbole de la sagesse, Muchacho. Cela signifie que l'on doit user de l'épée avec tempérance, sans oublier que la sagesse est parfois menacée et qu'il faut alors pouvoir la défendre par l'épée si nécessaire, Athéna était armée !

Muza philosophe ! C'est plutôt imprévu, Lorenzo en reste bouche bée.

Après s'être acquitté du prix de la rapière, soit soixante réales, Lorenzo a fait ses adieux à Juan Muza. Les deux hommes se sont donné l'accolade. En le pressant contre sa poitrine le forgeron lui a murmuré de sa voix caverneuse :

- Vaya con Dios Muchacho ! (5) et notre licenciado a été surpris de l'émotion qui, soudain, a semblé envahir le vieux morisque.

Repasant par le milieu du village, Lorenzo est allé saluer Sancho et son épouse. Léonor était absente. Il a cru l'apercevoir au lavoir en compagnie de quelques villageois, il lui a fait signe de la main, mais celle-ci, toute à son

bavardage, l'a ignoré. Haussant les épaules, le cavalier a pris résolument la route de Salamanque.

En fin d'après-midi, Lorenzo, à pied, la rapière sous le bras et fort impatient, se dirigea vers la salle d'armes de maître Carrasco avec l'intention de lui présenter sa précieuse acquisition. Il y avait foule devant la bâtisse. Les gens s'interpellaient à voix basse, la mine stupéfaite. Avisant un alguazil, Lorenzo étonné, l'interroge :

- Que se passe-t-il ? Pourquoi ce rassemblement ?
- Ah ! vous ne savez pas Caballero ? Une bien triste affaire, maître Carrasco est mort, assassiné !
- Quoi ! Mais c'est insensé, je ne puis vous croire !
- Comme je vous le dis, Caballero. Assassiné, lâchement assassiné !

Lorenzo se sent défaillir, ses oreilles bourdonnent, il balbutie, la gorge sèche :

- Assassiné, assassiné, maître Carrasco, mais comment cela ? Expliquez-vous que diable !
- C'est arrivé ce matin. On l'a découvert rue San Blas, deux balles dans la poitrine, sa rapière, brisée en deux tronçons, jetée au sol. L'assassin en s'enfuyant est tombé sur les hommes du guet. Le misérable a tout avoué, il faut dire que l'on ne l'a pas ménagé
- Qui est-ce ?

- Un certain Agustin de Holguera, un hidalgo d'Extremadure. On a pu, à peu près, reconstitué les faits.

- Comment cela ?

- Deux serviteurs se trouvant à l'étage du palais du comte de Bénazar évacuaient les eaux de la nuit, ils nous ont livré les circonstances du drame.

- Parlez-donc !

- Le maître, comme à son habitude, était sorti de grand matin pour sa promenade quotidienne. Se trouvant dans la rue San Blas, à la hauteur du couvent des capucins, un individu l'interpelle :

- « Carrasco !

- Qui va là ?

- Tu ne me reconnais donc pas ?

- Agustin de Holguera ! Toi, ici !

- Moi-même. Quelle surprise n'est-ce-pas ? Vidons notre querelle !

- C'est chose faite.

- Non, je ne suis pas satisfait.

- Que veux-tu ?

- Te tuer !

- Folie !

- Serais-tu devenu lâche ?

- Soit, comme il te plaira. Dégainons et finissons-en ! »

Carrasco tire l'épée et se met en garde, à cet instant de Holguera qui avait dissimulé une paire de pistolets sous sa

cape tire à deux reprises. Il était à quelques pas et ne pouvait manquer sa cible. Carrasco s'écroule et le criminel prend soin, animé qu'il est d'une haine féroce, de briser la rapière de son adversaire. Il s'enfuit et se jette stupidement, comme je vous l'ai déjà dit, sur les hommes du guet rentrant d'une ronde et surpris par les coups de feu.

- Mais pourquoi ce meurtre ? questionne, atterré, Lorenzo.

- L'homme paraît-il voulait se venger. Une ancienne humiliation, un duel perdu devant des amis à qui il s'était vanté de ne faire qu'une bouchée de Carrasco. Vous n'êtes pas sans savoir que le maître n'hésitait jamais à relever un défi et qu'il mettait un point d'honneur à se contenter de désarmer son opposant. Des dizaines de duels, sans une goutte de sang versé, un vrai seigneur, mais que d'ennemis !

- Où est-il ?

- Allongé dans la salle d'armes.

Bouleversé, blême, les larmes aux yeux, Lorenzo s'est figé devant le cercueil ouvert où git Carrasco. Sur ordre des magistrats de la ville, la salle d'armes a rapidement été transformée en chapelle ardente. Les gens vont et viennent, certains s'agenouillent et prient, d'autres chuchotent en se poussant du coude. On a pansé les blessures mortelles. L'homme semble dormir les mains jointes, les traits sont fermes et nobles. Soudain, Lorenzo prend conscience que l'on a omis, lors de la toilette funèbre et cela lui semble d'une importance capitale, de glisser une épée entre les

doigts de Carrasco. Va-t-il décrocher l'une des nombreuses rapières suspendues au mur ? Non, le maître mérite mieux, le maître mérite ce qu'il y a de mieux . Sans hésiter, Lorenzo dépose l'épée forgée par Juan Muza dans le cercueil en prenant soin de croiser les doigts glacés sur la poignée. C'est son offrande. Ce geste lui paraît le plus naturel du monde. C'est l'ultime hommage au maître.

Salamanque, juillet 1615.

Une foule silencieuse s'est agglutinée sur la plaza Mayor où les autorités ont fait dresser l'échafaud. Agustin de la Holguera, condamné à la peine capitale, va être décapité. Lorenzo n'a pas du se forcer pour assister à l'exécution. Le moine qui a recueilli la confession de l'assassin maintenant s'éloigne. Les aides du bourreau bandent les yeux de l'hidalgo à genoux sur l'estrade. Un roulement de tambours figent les spectateurs et les hallebardiers rigoureusement alignés. L'exécuteur brandit l'épée de justice et en un éclair la tête du meurtrier roule sur les planches, c'est alors que Lorenzo aperçoit parmi l'assistance la tignasse grise de Juan Muza.

- Vous ici, maître Muza !
- Ah ! Muchacho, qui aurait cru que ce brave Cristobal connaîtrait une telle fin. Tué traîtreusement par balles ! Quelle infamie ! Grâce à Dieu, justice est faite. Cristobal était mon ami, je me devais d'être présent

aujourd'hui et j'ai le sentiment d'avoir quelque peu contribué à sa vengeance.

- Qu'est ce à dire ?

- Eh bien, l'épée de justice, cette épée qui vient de s'abattre sur la nuque de l'assassin, porte mon nom et mon poinçon : la chouette.

A quelque temps de là, Muza fit parvenir à Lorenzo une parfaite réplique de la rapière dont il s'était spontanément séparé. On pouvait lire, gravé sur le fort de la lame : "Juan Muza, ultima obra, 1615."(6)

(1) Armurier du roi.

(2) Bonne chance, mon garçon !

(3) Litt. Chevalier. Manière très courtoise de dire Monsieur.

(4) Anciennement, officier de police municipale.

(5) Que Dieu te protège !

(6) Juan Muza, dernière œuvre, 1615.

## TRUCIDELLE

Douze cavaliers, chevaliers et écuyers, achèvent de gravir péniblement les pentes du Tell-Al-Qadi parsemé de roches et d'arbustes rabougris et se présentent au camp du kurde Yousouf Sala ed-Din, Saladin pour les Francs.

Baudouin a voulu qu'ils soient douze, comme les apôtres : superstition d'un roi malade, rongé par la lèpre.

Le chef de la délégation, le baron Hughes de Bazas, soldat éprouvé, ami et confident du souverain est entouré par trois fidèles compagnons. A sa droite, chevauche le fougueux chevalier Arnould d'Orcy, un jeune colosse de six pieds de haut, tueur prolifique de Sarrasins. Comme il a fait un peu de latin, il a joliment surnommé son épée "Trucidelle", du verbe trucidare. Vaillant parmi les vaillants, il peut, à l'occasion, se montrer sensible comme une jeune fille en fleurs et, après la bataille, verser des larmes sur le corps des ennemis qu'il a joyeusement étripés. A la gauche du baron, se trouve Ogier de Thy, un noble brabançon à la soixantaine vigoureuse, époux d'une syrienne chrétienne il connaît tous les chemins de Palestine où il se bat depuis quarante ans. Au côté d'Ogier vient le frère Guillaume, un templier dévot, fin diplomate, bien instruit des mœurs des mahométans. A part d'Orcy, ils parlent tous arabe. La

chronique est muette au sujet des autres membres de l'expédition.

Légerement armés, ils ne portent que l'épée au côté, les croisés ont quitté l'ost du roi, sur les rives du lac Hulé, hier à l'aube. Deux jours de chevauchée pendant ce mois de mai 1180 sous un soleil déjà implacable les ont éreintés. A la fatigue s'ajoute l'anxiété, car la mission s'annonce ardue. Arracher une trêve de six mois à Saladin, alors que ses espions ont du lui apprendre que Baudouin IV, roi de Jérusalem, est au plus mal ; que les francs sont las, usés par les fièvres, les escarmouches et les combats incessants, voilà qui demandera de solides arguments. Cette trêve les croisés en ont un besoin urgent, elle permettra de reprendre des forces et d'attendre l'aide promise par Constantinople et les Normands de Sicile. En échange, Hughes proposera de libérer un millier de guerriers musulmans dont l'émir Farrukh, un proche du Kurde. Le millier d'hommes représente un atout sérieux, car on dit Saladin très proche de ses soldats, de plus le sultan tient beaucoup à l'émir prisonnier, ami de jeunesse et chef talentueux. Élément nouveau qui pourrait s'avérer déterminant, les croisés ont appris, peu avant leur départ, qu'une terrible famine s'était abattue sur la Syrie, compromettant gravement l'approvisionnement des troupes turques. Tout cela suffira-t-il à convaincre Saladin ?

Un détachement de mamelouks a barré le passage aux croisés. Un officier turc s'avance et observe attentivement le

gonfalonier porteur de l'enseigne de Baudouin. Hughes de Bazas s'incline légèrement et déclare :

- Que la paix soit avec vous. Nous sommes les messagers du roi Baudouin attendus par le sultan.

Ce à quoi le Turc répond :

- Le seigneur Saladin souhaite la bienvenue à la délégation des "Franj". J'ai ordre de vous conduire sous la tente de l'émir Jerdik, vous pourrez vous y reposer. Plus tard, peut être encore ce soir, vous serez reçus par le sultan, qu'Allah le bénisse.

Heureux de cette entrée en matière, Hughes dit :

- Je me réjouis de ces dispositions, que le sultan en soit remercié. Veuillez lui transmettre le salut de mon souverain.

A l'issue de ce bref échange, l'officier fait signe aux Francs de le suivre. Après avoir traversé le camp, immense et parfaitement ordonné où flotte l'étendard vert orné de deux sabres entrecroisés du souverain ayyoubide, la petite troupe s'arrête à l'endroit prévu pour la réception de l'ambassade. Le baron de Bazas estime que le Kurde dispose ici d'une armée de quinze mille guerriers. Cela n'est guère rassurant.

Les chevaux ont été pris en charge par des palefreniers mongols, l'officier mamelouk invite Hughes et les siens à pénétrer sous la tente. Celle-ci, vaste assez pour abriter une

vingtaine d'hommes, est jonchée de tapis de laine, des coussins de soie aux couleurs vives égaient l'ensemble. Discret, le Turc se retire en souhaitant un bon repos aux croisés. Peu après, des serviteurs nubiens déposent des aiguières pleines d'eau fraîche et parfumée, puis disparaissent après avoir salué les croisés à de multiples reprises. Enfin seuls, Hughes et ses compagnons secouent leurs vêtements couverts de poussière, se rafraîchissent et se débarrassent de leur épée. Seul Arnauld conserve la sienne, il ne s'en sépare jamais, même au lit, indifférent aux railleries de son entourage que cet attachement extrême étonne vivement.

- Asseyons-nous et tenons conseil, ordonne le baron.

Apparaissent à cet instant deux jeunes femmes à la blondeur inattendue, des esclaves européennes sans doute, porteuses de plats de vermeil débordant de victuailles diverses : viandes rôties, poissons frits, galettes de blé, fruits et gâteaux, le tout accompagné de jus d'agrumes et de vin de Chypre servis dans des coupes de faïence. Peu coutumiers d'un tel raffinement, les croisés remercient avec empressement et les jeunes esclaves s'éclipsent en s'inclinant avec grâce. Affamés, les Francs font honneur au repas offert par Saladin ou plutôt ils dévorent, seuls Hughes et Guillaume se montrent plus réservés. Tout en engloutissant les nourritures, les croisés échangent des propos optimistes. L'accueil du sultan est de bon présage, d'ailleurs Baudouin et Saladin n'en seraient pas à leur première trêve. En l'an

1175 déjà, les hostilités avaient été suspendues, chaque camp escomptant en tirer un avantage supérieur à celui espéré par l'autre.

Les envoyés du roi de Jérusalem sont rassasiés. Les jeunes servantes réapparaissent, offrant des assortiments de dattes et de figes sèches, des pâtes de fruits. Arnauld les dévisage tout en s'essuyant la bouche avec la manche de sa cote d'armes : vingt ans tout au plus, jolies avec des lueurs craintives dans les yeux et un léger pli amer au bord des lèvres. Il interroge :

- Demoiselles, j'entends bien que vous n'êtes point ici de par votre seule volonté. D'où venez-vous ? Sans doute avez-vous été capturées par ces infidèles. Comment vous appelez-vous ? Dites-moi !

Surprises par l'intérêt que leur porte Arnauld, les jeunes femmes se troublent, rougissent, hésitent, puis encouragées par le regard chaleureux du chevalier l'une d'elles se décide à parler :

- Je m'appelle Adèle, nous sommes Normandes de Terranova. Ma compagne Gisèle et moi fûmes enlevées lors d'une razzia de pirates turcs sur les côtes de Sicile, emmenées sur une galiote et enfin vendues comme esclaves sur le marché du Caire, il y a un an déjà. Ici, nous ne sommes pas trop maltraitées, mais nous voudrions tant retrouver les nôtres, enfin ceux qui ont échappé au massacre.

Emu par la détresse d'Adèle et se faisant un devoir d'honorer son serment de chevalier d'assister les affligés, Arnould se jure de tout faire pour délivrer la belle et son amie. Hughes de Bazas à qui il est tout dévoué et qu'il a récemment sauvé d'un péril mortel lors d'une embuscade tendue par des bédouins au gué de Jacob ne refusera pas d'aborder ce point avec Saladin. Si les Turcs exigent un rachat, il vendra sa terre de Jenin. Adèle qui n'ose prolonger la conversation se détourne du jeune chevalier, non sans lui adresser l'ombre d'un sourire. Sur ces entrefaites, un personnage de haute stature et richement vêtu fait irruption et apostrophe les croisés :

- Soyez les bienvenus sous ma tente, Messires ! Je suis l'émir Jerdik, parent et allié du seigneur Saladin, que les bénédictions d'Allah soient sur lui !

Les Francs, surpris, saluent le nouvel arrivant. Malgré les paroles de bienvenue, l'arrogance du regard de l'émir traduit un sentiment d'hostilité qui ne laisse rien présager de bon. Les jeunes esclaves ont fait plusieurs pas en arrière et se figent dans une immobilité déférente. En proie à une légère agitation, l'émir interpelle le baron Hughes :

- Je sais, Messire, l'objet de votre venue. Je suis bien renseigné. Sachez, toutefois, que je m'oppose à toute trêve et nul doute que le sultan partagera mon avis. Sarcastique, il ajoute : que cela ne vous empêche pas de profiter de votre séjour parmi nous !

- Emir, riposte le baron, je suppose que vous ignorez la teneur complète des offres de mon seigneur, le roi Baudouin, que j'aurai l'honneur d'exposer à votre souverain.

- Certes, Messire, je n'en connais point le détail, mais à moins de requérir cette trêve afin de préparer votre reddition et votre départ définitif de Palestine, je ne vois guère de motifs de vous donner satisfaction.

Changeant brusquement de sujet, Jerdik désigne de la main la lourde et longue épée d'Arnauld et déclare sur un ton méprisant :

- Apprenez, Messires, que nous ne craignons plus vos armes, votre grossière piétaille, vos cavaliers massifs et pesants, vos machines de guerre ! Inspirés par le prophète, nous allons vous harceler nuit et jour ; nous assècherons les puits, brûlerons vos moissons, détruirons votre bétail ! Il vous faudra affronter nos cavaliers qui filent comme des flèches et les flèches de nos archers qui seront comme des nuées de guêpes ! Nous raserons vos sinistres kraks, jetterons l'épouvante dans vos cœurs et le sabre de l'Islam vous boutera hors de cette terre !

Après cette diatribe, l'émir dont la nervosité est croissante, s'interrompt un bref instant, puis lance un ordre. Un mamelouk entre et tend à Jerlik un sabre que l'on devine d'une magnifique facture.

- Voyez, Messires, enchaîne l'émir, ce que nos maîtres armuriers et fourbisseurs de Damas sont capables de faire !

Avec une lenteur calculée, le Turc retire le sabre du fourreau de cuir fauve et l'arme apparaît dans sa nudité étincelante. La lame légèrement incurvée est d'acier damassé, la lueur des torches souligne ses reflets moirés. Sur le plat, de fins caractères d'or ondulent et forment des mots célébrant la gloire d'Allah. Les quillons droits à palmettes sont sertis d'émeraudes et de cristaux, la poignée est d'argent ciselé, un pommeau à l'extrémité ornée d'un énorme rubis chatoyant achève d'en faire une arme hors du commun. Les croisés admirent le chef-d'œuvre, apprécient l'extrême finesse du tranchant et s'émerveillent de l'habileté des artisans arabes, lorsque, soudain, l'émir saisissant un coussin de soie, le projette devant lui et d'un coup de sabre d'une incroyable précision le fend en deux parties. Ensuite, un sourire narquois aux lèvres, de la pointe de la lame il soulève un carreau de brocart qu'il tranche dans le sens horizontal, laissant les croisés pantois devant une telle prouesse.

- Ah ! s'esclaffe le Turc en se rengorgeant, reconnaissez-le, Messires, vos épées ne sont, comparées à ce sabre, que socs de charrue ! On raconte à ce propos que nos armuriers trempent les lames de nos sabres dans le corps d'esclaves musclés afin que ceux-ci y transfèrent leur force ! Mais l'on dit aussi que certains, moins exigeants, se contentent de faire tremper l'acier par un cavalier au galop dans le vent frais de l'aube !

Les traits subitement durcis, il ajoute :

- Et, pour vous convaincre définitivement de la supériorité de nos armes, observez bien ceci !

L'émir s'est approché des deux jeunes esclaves qui se tiennent près de l'entrée de la tente, serrées l'une contre l'autre, les yeux baissés, attendant les ordres. Soudain un éclair métallique déchire l'air tiède du soir. Le choc est léger, le chuintement à peine audible. Parfaitement sectionnées, les têtes, les charmantes têtes d'Adèle et de sa compagne roulent sur le sol, un court instant les corps semblent se figer, puis s'effondrent dans un flot de sang.

Le souffle coupé, pétrifiés, au bord de l'asphyxie, les Francs sont glacés d'horreur. Jerdik, imperturbable, tout en essuyant soigneusement sa lame, s'exclame avec un cynisme effroyable :

- Hé ! Messires, pourriez-vous en faire tant avec vos épées de barbares ? Il ne tient qu'à vous de relever le défi ! Vous n'ignorez pas que nous disposons de suffisamment de monde pour poursuivre le jeu !

Jailli du fond des tripes, un cri animal secoue brutalement le Turc et les croisés. Arnaud d'Orcy a poussé un hurlement terrifiant. Emporté par un raz-de-marée de haine, une haine incandescente, une sainte haine, il bondit, il explose. Brandissant "Trucidelle", il fond sur l'émir et lui assène un formidable coup de taille, le turc parvient à parer, mais le

choc est d'une telle violence, une violence divine, dira Guillaume plus tard, que le sabre de Jerdik vole en éclats, et seul subsiste au bout d'une main tremblante un ridicule moignon de métal. Alors, Arnaud, rageur, fou de colère, reprenant son élan, frappe d'estoc. Transpercé à la hauteur du sein gauche, l'émir s'affaisse. Une bave rose macule sa barbe, quelques soubresauts plus tard, il meurt, les traits déformés par un rictus de douleur ébahie.

Le cauchemar s'achève. Le premier, Hughes de Bazas se ressaisit et réfléchit à ce qui pourrait être la suite des événements. Guillaume le templier s'est mis à genoux et prie pour le repos de l'âme des jeunes femmes sacrifiées. Arnould a laissé choir son épée, le corps secoué de frissons, couvert de sueur, il gémit comme un enfant. Ogier s'attend au pire et en accord avec Hughes invite le groupe à s'armer.

Alerté par le tumulte, un mamelouk a surgi. Stupéfait par la scène sanglante qui s'offre à lui, il bat en retraite et ameuté la troupe. C'est alors, qu'au milieu de ce désordre, Saladin fait son entrée précédé de deux gardes. L'homme est petit, chétif. Sobrement vêtu, il porte une courte barbe châtain, ses yeux vifs rayonnent d'énergie maîtrisée. Pour les Francs la surprise est complète, mais déjà Hughes s'avance et s'incline. Il parle, il parle vite, raconte les événements tragiques que les croisés viennent de vivre ; il expose avec vigueur et conviction les propositions de Baudouin. Saladin écoute, silencieux, impassible. Maintenant Hughes a terminé, son cœur bat la chamade. Le chef kurde pourrait

les faire mettre à mort sur le champ et l'échec de la mission annoncerait la fin du royaume de Jérusalem. Arnould, péniblement, reprend ses esprits, il se tient droit aux côtés d'Ogier et de Guillaume. Saladin reste silencieux, visiblement en proie à des pensées contradictoires. Il fixe Arnould, le regard est dur, réprobateur, mais le chevalier ne bronche pas. Il est vrai qu'il ne peut plus rien lui arriver, il est déjà mort. Enfin, le sultan prend la parole. La voix est grave, posée. Il ordonne l'évacuation des corps et se dirigeant vers Hughes lui dit :

- J'ai une grande admiration pour Baudouin. Votre jeune roi est un héros et un saint. Je remercie Allah de m'avoir donné un adversaire d'une telle force d'âme. Je regrette que votre mission soit entachée par tout ce sang inutilement répandu. Après un court silence, il ajoute : les lois de l'hospitalité n'ont pas été respectées, préparez-vous à repartir ce soir même. Quant à votre requête, je vous ferai connaître ma décision au sortir du camp.

Sur ces paroles prononcées avec une autorité ne souffrant aucune réplique, Saladin se retire, non sans avoir jeté un dernier regard vers Arnould. Les croisés quittent la tente à leur tour, inquiets et soulagés à la fois. Tous sont solidaires d'Arnould que Guillaume et Ogier tentent de reconforter. Voilà les palefreniers et les montures, les chevaux ont été nourris et pansés : élégance de Saladin. La nuit est tombée. Des centaines de torches illuminent le camp de Tell-al-Qadi et seuls les cris gutturaux des soldats échangeant des mots

de passe rompent le silence de cette nuit sans lune. Un officier suivi d'une escorte de quelques hommes s'est approché. Il remet un pli à Hughes qui s'en empare fébrilement, le message annonce que moyennant quelques conditions de forme Saladin accepte la trêve, c'est inespéré, le baron exulte :

- Que le seigneur Saladin soit infiniment remercié pour sa clairvoyance et sa magnanimité. Dès notre retour, le roi Baudouin fera parvenir au sultan le texte du traité suspendant les hostilités et nous appliquerons, sans tarder les termes de l'accord.

L'officier acquiesce, puis avisant Arnaud lui déclare :

- Messire, le sultan m'a ordonné de vous présenter ceci. Il s'écarte et découvre un mamelouk portant sur une targe la tête livide et poissée de sang de l'émir Jerlik. Déconcerté, Ogier lit et traduit malgré son émotion, le texte joint au macabre présent : « Souvenez-vous, seul Saladin rend la justice chez Saladin ! »

A l'égal des francs, Saladin avait besoin d'une trêve, de surcroît, plus tard, bien plus tard la rumeur a couru que le sultan avait découvert, le jour même de l'arrivée des croisés, la trahison de l'émir Jerlik, partie prenante d'un complot fomenté par les ismaéliens. Mortellement blessé à la bataille de Hattîn en juillet 1187, Arnaud d'Orcy n'en a jamais rien su. Trucidelle disparut en même temps que le chevalier, cette épée n'avait qu'un seul maître.